

XYZ. La revue de la nouvelle

La bille de verre

André Carpentier



Number 141, Spring 2020

Montréal : mémoires et fantômes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92766ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carpentier, A. (2020). La bille de verre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 17–22.

La bille de verre

André Carpentier

1931

AU CŒUR de la Grande Dépression des années trente, Edmond a la chance d'avoir parfois du travail de menuiserie sur des bateaux mouillant dans le port de Montréal. En cette fin de journée, il marche rue Notre-Dame en direction de la maison. Il porte sur l'épaule un lourd régime de bananes vertes des Antilles. Or, près de la Dominion Textile, il sent tout à coup une vive douleur à l'épaule, au point qu'il doit se décharger momentanément du régime. Mais ce ne sont pas des piqûres d'araignées exotiques qui vont l'empêcher de rapporter des bananes à la famille.

À la maison, rue Hudon, Edmond dit : « Ils m'ont payé en bananes. » « Me semble, oui ! » ironise Ilda, qui connaît les pratiques des amis débardeurs de son mari. Edmond crispe les lèvres, mais n'ose engager une opposition frontale devant leurs quatre garçons, qui sont déjà occupés à séparer le régime en plusieurs mains, car Edmond s'est aligné sur la volonté d'Ilda de partager le régime avec les voisins.

Par souci de diversion, Edmond extrait de sa poche une grosse bille de type œil-de-chat, un boulet qui semble avoir figé des volutes verte et mauve dans la transparence du verre. « On dirait une aurore boréale, dit Ilda, comme on en voyait au mois d'août chez mes grands-parents maternels quand j'étais enfant. » Edmond confie la bille à son benjamin, le fragile Albert, né onze ans après les autres garçons et la fille arrachée à la famille par la diphtérie. « Le marin qui me l'a échangée contre mon scapulaire m'a dit que cette bille venait d'une ville qui s'appelle Beyrouth et qu'elle portait bonheur au voyageur ! » Alors Ilda d'aussitôt transformer ce détail en événement : « Albert, sors le *Petit Larousse illustré* qu'on voie dans les noms propres si ça existe quelque part, c'te Beyrouth-là ! »

1946

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Albert épouse Odette, une jolie fille de la campagne venue à Montréal suivre des cours de couture et d'arts ménagers et qui s'est tout de suite faite à la ville comme si elle y était née. Avant de déménager ses effets personnels dans le nouvel appartement du quartier Hochelaga, Albert fait le ménage de ce qui encombre ses tablettes et ses tiroirs. Il met entre autres aux rebuts une vieille boîte de cigares Romeo y Julieta contenant divers souvenirs jugés inutiles maintenant que l'avenir s'ouvrait devant lui, un sifflet, un briquet Zippo, le cavalier noir d'un ancien jeu d'échecs, une montre de poche au fond rouillé, une médaille du frère André, qu'Ilda était allée consulter un an avant que l'urémie ne l'emporte... Mais Albert ne peut se résoudre à jeter la bille de verre porte-bonheur qu'il ne garde plus sur lui depuis qu'Odette lui a fait remarquer que ça déformait son pantalon et que ça lui donnait mauvais genre. Il décide de plutôt la donner à Roger, le petit dernier des Collin, des amis de la famille et voisins de palier. Ce jeune Roger a certes un caractère qui exige des réserves de son entourage, mais à la dernière minute, le matin du mariage, Albert ne voit personne d'autre à qui confier sa bille de verre.

1959

Quand il se produit au Casa Loma ou au cabaret Chez Parée, le chanteur populaire Dean Collins, né Roger Collin, a toujours une mèche de cheveux qui lui tombe en vrille sur les yeux, qu'il relève d'un coup de tête en se déhanchant. Ça lui donne un côté *rock'n'roll*, comme cet Elvis Presley que l'Amérique a découvert ces dernières années, follement aimé des jeunes et détesté des puritains avec la même ardeur. Mais si la carrière de Dean suit bien son cours, à coups de spectacles, de quarante-cinq tours et d'articles dans les journaux à potins, la vie de Roger, elle, est au plus bas depuis que sa fiancée, la diseuse Audrey Normand — Louise Normandeau de son vrai nom —, l'a quitté.

Roger habite l'Eldorado, un immeuble d'appartements de la rue Papineau. Un matin, dans un élan de désespoir, il lance tout ce qui lui appartient par la fenêtre, sa guitare, ses vêtements de scène, même son portefeuille et ses clés et jusqu'à son porte-bonheur, ce boulet de verre qui lui a porté chance à toutes les étapes de sa carrière. Tout à la rue ! Il avale une douzaine de somnifères et se taille les veines. Mais ses lamentations alarment un voisin qui appelle la police et Roger est sauvé, les journaux à potins diront de justesse. Après un séjour à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu pour « troubles fonctionnels », il ne retrouvera jamais ni son appartement, ni ses effets personnels, ni son porte-bonheur lancé par la fenêtre. Ni sa fiancée.

1970

À la suite de deux enlèvements perpétrés par le FLQ, la *Loi sur les mesures de guerre* est appliquée par le gouvernement canadien à la demande du premier ministre du Québec et du maire de Montréal. L'armée occupe la ville, la mitrailleuse à l'épaule et la branche au casque. Au motif de l'ordre public, des policiers armés de carabines multiplient les perquisitions et arrestations de travailleurs, de syndicalistes et d'intellectuels.

À l'heure du déjeuner, on frappe brutalement à la porte du libraire Laflamme. « Loi spéciale, pas besoin de mandat ! » hurle un enquêteur. Aussitôt menotté, Laflamme assiste à la fouille de son appartement. Les livres déboulent des étagères, le contenu des garde-robes est jeté au milieu du salon. « C'est quoi, ça ? » demande un inspecteur qui, sans attendre la réponse, vide par terre les petites boîtes contenant la collection de billes du libraire Laflamme, des billes, des calots, des mammouths, de verre, de pierre, d'agate, de marbre, ornés de tous les motifs et de toutes les couleurs, certains ensachés, d'autres pas. Quand il réintégrera son appartement, dans dix jours, le libraire Laflamme devra reconstituer sa collection en ordre matériel, chromatique et volumétrique. Mais il ne retrouvera jamais la bille qui lui avait donné le goût de cette

collection, la bille verte qu'adolescent, il avait trouvée sur le trottoir de la rue Papineau en livrant *La Presse* pour le tenancier d'un kiosque à journaux de la rue Beaubien.

2000

On fête aujourd'hui le départ à la retraite du sergent Laforce, qui compte faire coïncider sa prochaine vie avec l'ouverture du nouveau millénaire. Pour l'étriver, ses collègues du poste de quartier ont fait disparaître ses effets personnels, ne laissant sur son bureau que sa fameuse bille de verre verte, qu'à cause du meuble bancal on a dû fixer à l'aide d'un peu de gomme Chiclets. Le sergent Laforce conserve cette bille depuis sa toute première participation à une arrestation, à l'époque de la *Loi sur les mesures de guerre*, opération dont il n'a jamais été fier. C'est pourquoi il a toujours gardé cette bille de verre sur son bureau, afin qu'elle lui rappelle les valeurs de respect et d'intégrité qu'il s'est engagé à respecter par serment professionnel. Inutile de dire qu'on s'est longtemps moqué de lui pour cette naïveté.

C'est le lieutenant Gagnon qui trace les faits saillants des trente ans de carrière de son collègue. Le lieutenant, plus émotionné qu'il ne l'aurait cru, termine son laïus, du genre plus sincère que virtuose, en lisant le vers de Verlaine inscrit sur la carte que tout le monde a signée : « Va ton chemin sans plus t'inquiéter... Jean-Guy ! » Il lui remet alors la carte contenant un chèque-cadeau pour un week-end de couple, avec spa et massages, au rustique Château Montebello. Et aussitôt d'ajouter, en lui tendant la bille gommée : « Et n'oublie pas ton aide-mémoire... » Mais le sergent Laforce ne l'entend pas ainsi ! Dès sa sortie du poste, il s'approche d'un itinérant du quartier qu'il connaît bien et lui remet l'objet en lui murmurant : « Tiens, Normand, c'est mon porte-bonheur, je te le donne... » Devant la perplexité de l'homme, il ajoute une petite somme sous forme de papier violet qui égaye l'acquéreur !

2000 bis

Par ce temps de pluie automnale, le sentier menant au columbarium extérieur du cimetière Notre-Dame-des-Neiges est peu fréquenté. Nasim marche en silence, un demi-pas devant Mahikan, qu'il guide vers le dernier repos de Mikona. Bien que la ville l'effarouche, Mahikan est descendu du Moyen-Nord pour rendre un dernier hommage à sa sœur Mikona, qui a aimé Nasim, a enfanté et est morte chez les Blancs du Sud.

Au columbarium, Nasim s'arrête devant une niche dont la façade vitrée laisse voir la photo de Mikona posée devant une urne géométrique de bois et d'acier gravé de motifs attikameks. Mahikan demande que la niche soit ouverte un moment, puis il y dépose une plume de perdrix, parce que c'est ce que veut dire *mikona* : « petite plume ». « Pourquoi cette bille ? » demande-t-il en pointant l'objet derrière lequel il a déposé la plume. Et Nasim de raconter le dernier matin de sa conjointe Mikona aux soins palliatifs du CHUM...

Après une nuit à son chevet, alors que Mikona lui décrivait ses rêves de corridors enluminés de voiles enveloppants et rassurants, il lui avait murmuré : « Tu ne vas pas nous laisser seuls tout un millénaire, là ! » Et il avait aussitôt regretté cette phrase qui avait causé de la peine à Mikona. Il était alors sorti s'aérer un quart d'heure autour du CHUM et, au cours de cette marche, il avait rencontré un itinérant qui cherchait à vendre au plus offrant une grosse bille de verre verte, apparemment un porte-bonheur. « C'est une police qui me l'a donnée », répétait l'homme, comme s'il revendait une automobile ayant appartenu à un curé ! Reconnaisant là une bille semblable à celles avec lesquelles il jouait par pointage et calage quand il était enfant, à Alep, Nasim avait proposé deux dollars au vendeur, qui avait aussitôt soupçonné que cette offre cachait une valeur plus élevée. Nasim avait finalement consenti à donner dix dollars pour une bille qui n'en valait sans doute pas deux. Il est parfois difficile de départager la culpabilité de la générosité.

Remonté à la chambre de Mikona, Nasim lui avait raconté l'anecdote de cette transaction en exhibant l'objet de verre. Mikona avait ouvert la main pour recevoir la bille et elle s'était aussitôt émerveillée de cet entrelacement d'arcs et de voiles lumineux sur fond de nuit, dans lequel elle disait revoir les aurores boréales de son enfance dans le Moyen-Nord. Ni Mikona ni Nasim n'avait évoqué un possible lien avec les rêves de corridors enlumines de voiles... « Dans les mythologies nordiques, dit Mahikan, les aurores boréales sont des feux allumés par les esprits de nos morts pour accueillir ceux qui vont les rejoindre. Elle a dû se sentir accueillie... »

Au retour, sur le sentier du cimetière, Nasim raconte qu'après le décès de Mikona, il n'avait pas permis que la bille de verre reste à demeure dans sa main, et que c'était la raison pour laquelle il l'avait déposée auprès de ses cendres. « Cette bille de verre était destinée à lui procurer le plus serein passage vers l'au-delà », rapportera plus tard Mahikan à sa famille.